

David était « Rive gauche » jusqu'au bout des ongles et en même temps c'était quelqu'un de très proche de la nature. Il parlait de la mer comme personne et savait mettre un nom sur la moindre mauvaise herbe. Il était capable d'avalier des dizaines de kilomètres pour s'éloigner des lumières de Paris, et pouvoir observer dans la nuit noire une comète ou une conjonction de planètes.

– Et pourquoi « mauvaise » herbe, tu peux me le dire? En quoi l'onagre bisannuelle ou la grande chélide sont-elles moins nobles que le pétunia ou le géranium? Tu sais combien il pousse d'espèces de plantes sauvages, champignons compris, à Paris? Deux mille! Oui, mon vieux, deux mille... et, tiens-toi

bien, presque treize cents espèces animales... Bon, dans le lot, il y a surtout des insectes, et plutôt discrets, pour la plupart, je te l'accorde. Mais quand même... Et les oiseaux? Les plus informés savent qu'il y a des faucons crécerelles dans les tours de Notre-Dame, et des chardonnerets dans les squares, et encore... Eh bien on en a répertorié plus de cent soixante espèces. Cent soixante espèces d'oiseaux, ça te dit quelque chose? Et je te passe les poissons, les mollusques, et le triton palmé...

Il s'emballait comme ça, tout d'un coup, comme si sa vie en dépendait.

Il m'emmena un jour à Houat, dont il m'avait parlé dès le premier jour, à Montparnasse. Il voulait absolument, disait-il, me montrer « ça »; partager avec moi son monde secret; son rocher; son île déserte.

La traversée de la Sarthe et de la Mayenne me parut interminable; mais à la Gravelle, j'eus le sentiment d'être arrivé, parce que la

grande barrière de péage marque l'entrée en Bretagne. Il y a des lieux comme ça, qui vous font changer de monde. J'ai toujours trouvé émouvants les très ordinaires panneaux communaux qui au sortir du périphérique indiquent modestement « Paris », comme ailleurs pour des milliers de bourgades banales. Passé la Gravelle, on n'est plus en France tout court, on est en Bretagne...

– Détrompe-toi, me dit-il, il nous reste un paquet de kilomètres... Par contre (il rit), là où tu as raison, c'est que les autonomistes ont toujours dit que quand ils auront conquis leur indépendance, ce péage ce sera la douane...

Il possédait un voilier, qu'il laissait à l'année au Crouesty parmi des centaines d'autres, docilement rangés à quai comme des chiens de traîneau qui, allongés dans la neige, attendent la main qui libérera les tensions accumulées.

J'ai réalisé ce jour-là qu'on ne possède de l'autre que ce qu'il veut bien nous montrer;

moi qui croyais commencer à bien le cerner, j'ai découvert un autre David, un inconnu. Le jeune intellectuel urbain et détaché, *Eau sauvage* et Camel blonde, le dandy nonchalant des amphes de la Sorbonne, étaient aussi ce marin surprenant que je vis comme dans un film envoyer sa voile avant d'une main sûre dès que le bateau eut pris la houle, passé l'ultime jetée qui marque l'entrée dans la pleine mer.

– Ça ne s'appelle pas une voile avant, ça s'appelle un génois, me dit-il en retournant à la barre. Audiard disait que conduire dans Paris, c'est surtout une question de vocabulaire, ici c'est pareil ! Sur un bateau, rien ne porte le même nom qu'à terre. Rien.

Le vent fait claquer la toile, et tournoyer ses cheveux.

J'ai l'impression qu'il est plus bronzé qu'à Paris.

– C'est pratique...

– Mais si c'est pratique. Vu de l'extérieur on a l'impression que c'est impossible à

maîtriser, et puis on s'y fait très vite. Border une écoute, étarquer une drisse, affaler un tourmentin... Il suffit d'aimer.

– Il n'y a pas un peu de snobisme, là-dedans?

– Bien sûr que non. C'est toute l'histoire de la mer, simplement. L'histoire de types qui partaient sans trop savoir où ils allaient, certains pour gagner leur vie, d'autres juste pour avoir vu ; ne pas mourir sans savoir.

Il étend le bras et balaie de son doigt tendu l'horizon, gris-vert.

– Pour ça.

C'est quand j'ai commencé à bien voir le petit bourg niché dans la dune qu'il a piqué sur l'est, comme pour contourner l'île.

– On ne va pas au port?

– Ce n'est pas un port, c'est une cale. À marée basse, elle se vide, et je n'ai pas de béquilles pour que le bateau reste debout. Alors je mouille devant la plage, au sud, et on ira à terre avec l'annexe.

Il désigna de la main un tout petit canot retourné, attaché avec des cordages à l'avant du pont.

On approchait de la pointe, qu'on se préparait à dépasser.

– Regarde-la bien, cette pointe, tu n'en verras pas souvent des comme ça, c'est une plage, tu vois? Une plage convexe; c'est très

rare... Et là-bas (il montra l'est) c'est Hoëdic... Houat, en breton, ça veut dire le canard, et Hoëdic le caneton. Maintenant, je vais faire gaffe, parce qu'on arrive dans le passage des Sœurs, et c'est mal pavé...

Il a cru devoir ajouter : – Mal pavé, ça veut dire qu'il y a des rochers qui affleurent...

J'avais compris, mais je n'ai rien dit.

Après tout, nous étions chez lui.

C'était une petite maison, parmi les dernières du bourg sur le chemin du large.

Elle avait cette allure sage des logis peu souvent occupés, où chaque objet a son importance. Pas de concession au superflu, juste un refuge. Avec, quand même, étrange, décalé dans cette atmosphère dénudée, un piano.

– Je sais, ça paraît bizarre, un piano ici. Mais moi je suis content qu'il soit là.

D'abord, ce genre de bizarre, ça ne me dérange pas... Je trouve même que ça a un certain charme... non ?

Et puis tu n'imagines pas comme le vent qui rabote l'île la nuit s'accorde bien avec le *si* bémol mineur...



Nous y sommes restés trois jours; il était plus que dans son élément, il était d'ici; ce sentiment que j'avais eu sur le bateau d'un second David totalement distinct du David connu ne m'a pas quitté une seconde.

À peine avions-nous ramené le voilier au Crouesty et repris la route du retour qu'une sourde crainte m'a saisi, celle de ne jamais revenir.

Il y a eu Houat, et il y a eu tout le reste.

Ce Paris inconnu, qui était le sien, et qu'il m'a offert petit à petit, à la petite cuiller, disait-il. Un Paris bien plus nocturne que le mien, plus ignoré, plus intime.

Il connaissait des boutiques incroyables, des bars reclus au fond d'une impasse où il se mettait parfois lui-même au piano, des cours privées où il m'entraînait pour un arbre, une fontaine, un balcon ouvragé.

C'est à lui que je dois d'avoir pénétré pour la première fois dans les catacombes, les secrètes, les interdites, pas celles des touristes, et dans un souterrain de la rue

Mouffetard qui avait abrité un important poste de la Résistance. Il était toujours ému par les lieux où il s'était passé quelque chose d'important; au Procope, il levait son verre à la santé de Danton, ou de Camille Desmoulins, qu'il voyait (il ne les imaginait pas, il les voyait) à la table d'à côté, en train de préparer la Révolution française; il m'entraîna un jour dans les caves d'un restaurant de la rue des Lombards, par où, m'assura-t-il, était passé Ravailac s'enfuyant après avoir assassiné Henri IV.

– Ça passe sous le pâté de maisons, tu comprends? Par là, c'est la rue de la Ferronnerie, où il a poignardé le roi, par ici la rue des Lombards, hop, ni vu ni connu... sauf que les gardes devaient être plus malins que prévu, parce qu'ils l'ont retrouvé quelques rues plus loin...

Il caresse la pierre ocre.

– Tu te rends compte?

Non, je ne me rends pas compte. Pas bien.

– Enfin imagine, ce mec, il est passé là, exactement là où on est, il avait le cœur qui tapait comme un fou, il venait d'assassiner le

roi de France, on apprend ça à tous les écoliers, enfin m..., ça ne te fait rien, à toi ?

Si, si, bien sûr, ça fait quelque chose, mais bon... pas comme à lui. Lui, il est tout excité, il a vraiment l'impression de vivre l'histoire parce qu'elle s'est déroulée ici.

À cet instant, j'ai eu l'impression qu'il regardait ces pierres comme si elles avaient participé, comme si elles avaient vu.

Il était comme ça, il avait un côté animiste. Il ne mettait pas vraiment de limite entre le vivant et le non-vivant. Il me planta un jour au milieu de la rue Descartes, derrière le Panthéon, pour pénétrer sous un porche ; il en ressortit quelques instants plus tard, et devant mon air ébahi me montra une plaque sur le côté de la porte : – C'est la maison où Verlaine est mort... je n'ai jamais pu passer rue Descartes sans entrer, c'est comme ça.

Il me proposa un jour de l'accompagner en Dordogne, invoquant une vague mission universitaire ; je crois qu'il avait surtout envie

d'une escapade, et de revoir les peintures rupestres qu'il aimait tant.

Peut-être aussi de me les montrer...

– On prend ta voiture?

David aime bien ma vieille Jaguar. Ça m'amuse. Il prétend que les anglaises constituent le dernier refuge pour qui veut rouler en voiture un peu haut de gamme sans avoir l'air d'un charcutier en retraite.

Nous sommes partis un soir, il a conduit toute la nuit sans s'arrêter.

– C'est autre chose que dans les livres, hein? À chaque fois c'est pareil, je me demande ce qui m'émeut le plus, ce que je leur trouve de plus sacré : qu'elles soient si belles, qu'elles aient attendu dans le noir pendant si longtemps, ou qu'elles aient vu des hommes préhistoriques...